

Charcuterie de poisson; jongleur de rue. — Dessin de L. Crépon d'après des esquisses japonaises.

LE JAPON,

PAR M. AIMÉ HUMBERT, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE¹.

1863-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les histrions et les lutteurs (suite).

Le peuple de Yédo me semble médiocrement épris des représentations de gymnastes. Elles ne lui offrent pas un intérêt assez dramatique. Il lui faut les émotions que procure le spectacle de la lutte de l'homme contre l'homme ou contre les lois du monde matériel. Il entend que ses histrions surmontent, pour lui plaire, de graves obstacles et de sérieux dangers. Enfin, et par-dessus tout, il leur demande de fournir sans relâche de nouveaux aliments à son insatiable recherche du fantastique et du merveilleux.

C'est pour ces divers motifs que nul spectacle n'est

en faveur à Yédo comme les jeux publics des lutteurs de profession.

Les luttes athlétiques sont au nombre des plus anciens divertissements du peuple japonais. La tribu des lutteurs fait remonter sa charte de fondation au septième mois de la troisième année du règne de Zimmou, le premier des Mikados, c'est-à-dire à l'an 658 avant Jésus-Christ.

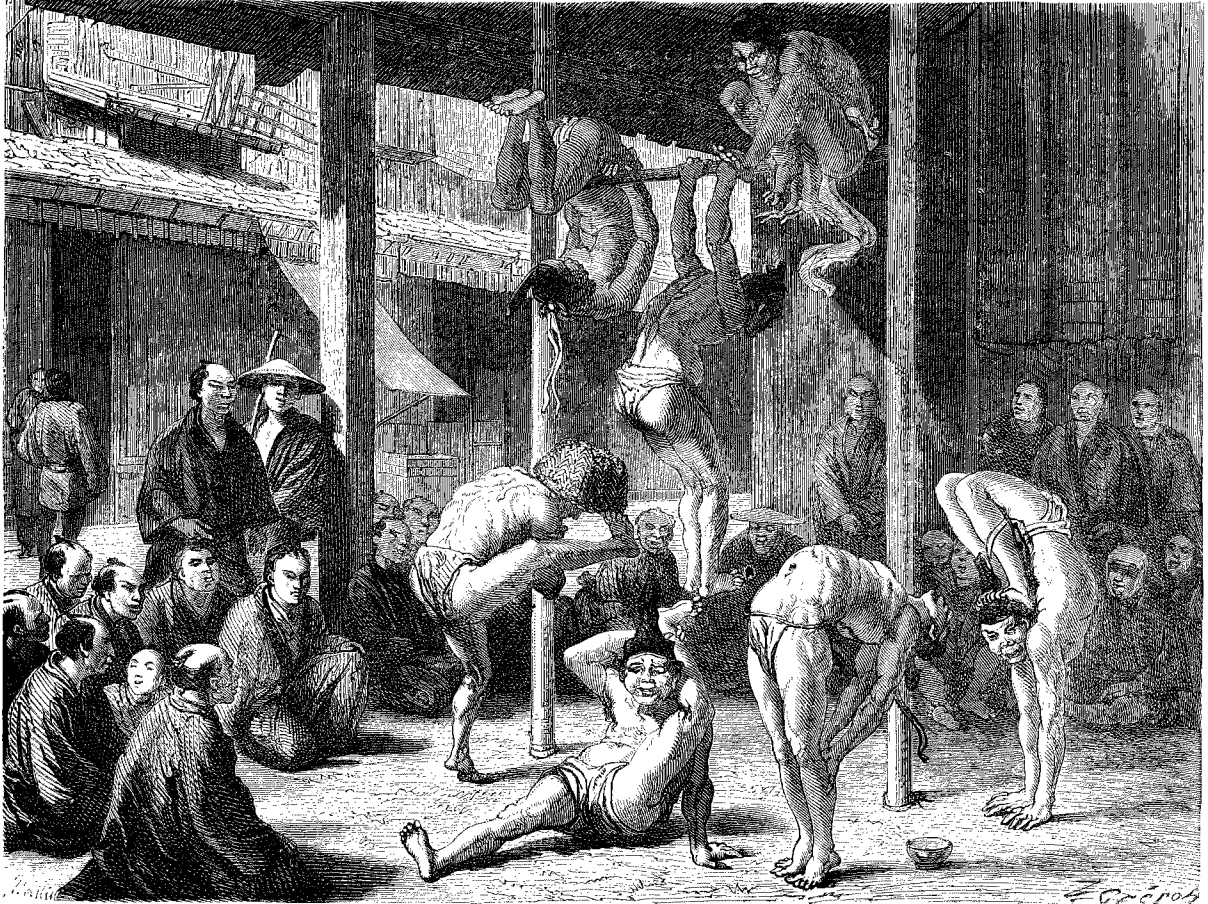
Placée sous la protection impériale, c'est de concert avec le gouvernement que la corporation organise pour chaque année le programme de ses représentations en les répartissant de côté et d'autre, au moyen d'escouades détachées dans les principales villes du Japon. Nulle part elle ne possède de cirque permanent. Les

1. Suite. — Voy. t. XIV, p. 1, 17, 33, 49, 65, 305, 321, 337; t. XV, p. 289, 305, 321; t. XVI, 369, 385, 401; t. XVIII, p. 65, 81, 97; t. XIX, p. 353.

constructions que l'on improvise en son honneur, lorsqu'elle répond à l'invitation de quelque ville ou de quelque bonzerie, ont parfois des dimensions considérables ; mais l'on n'y déploie aucun luxe.

L'ordonnance des cirques de lutteurs est toujours la même. Il est rare que l'on y fasse plus d'un rang de galeries. Celles-ci sont mises en communication avec le parterre au moyen de simples échelles de bambou. Hommes et femmes prennent leurs places pêle-mêle. A l'exception d'un petit nombre de loges réservées aux autorités, l'on n'admet pas d'autre distinction que celle des deux classes du tarif, d'après lequel le public des galeries paye le prix le plus élevé. La mul-

titude envahit le cirque longtemps avant l'heure de la représentation. Les chances de la lutte étant l'objet de paris passionnés, les spectateurs qui ont l'habitude de s'intéresser à cette loterie ne manquent pas d'occuper souverainement les postes d'observation qu'ils trouvent à leur convenance, ordinairement les derniers rangs de l'amphithéâtre que forme le parterre autour de l'arène et du champ clos des lutteurs. Aucun de ceux-ci ne se montre dans le cirque pendant que le public achève de s'installer. Tous sont consignés au vestiaire, où ils doivent déposer leurs vêtements, ceindre leurs reins d'une fine écharpe de soie à longues franges, et se parer du tablier de velours où ils ont fait

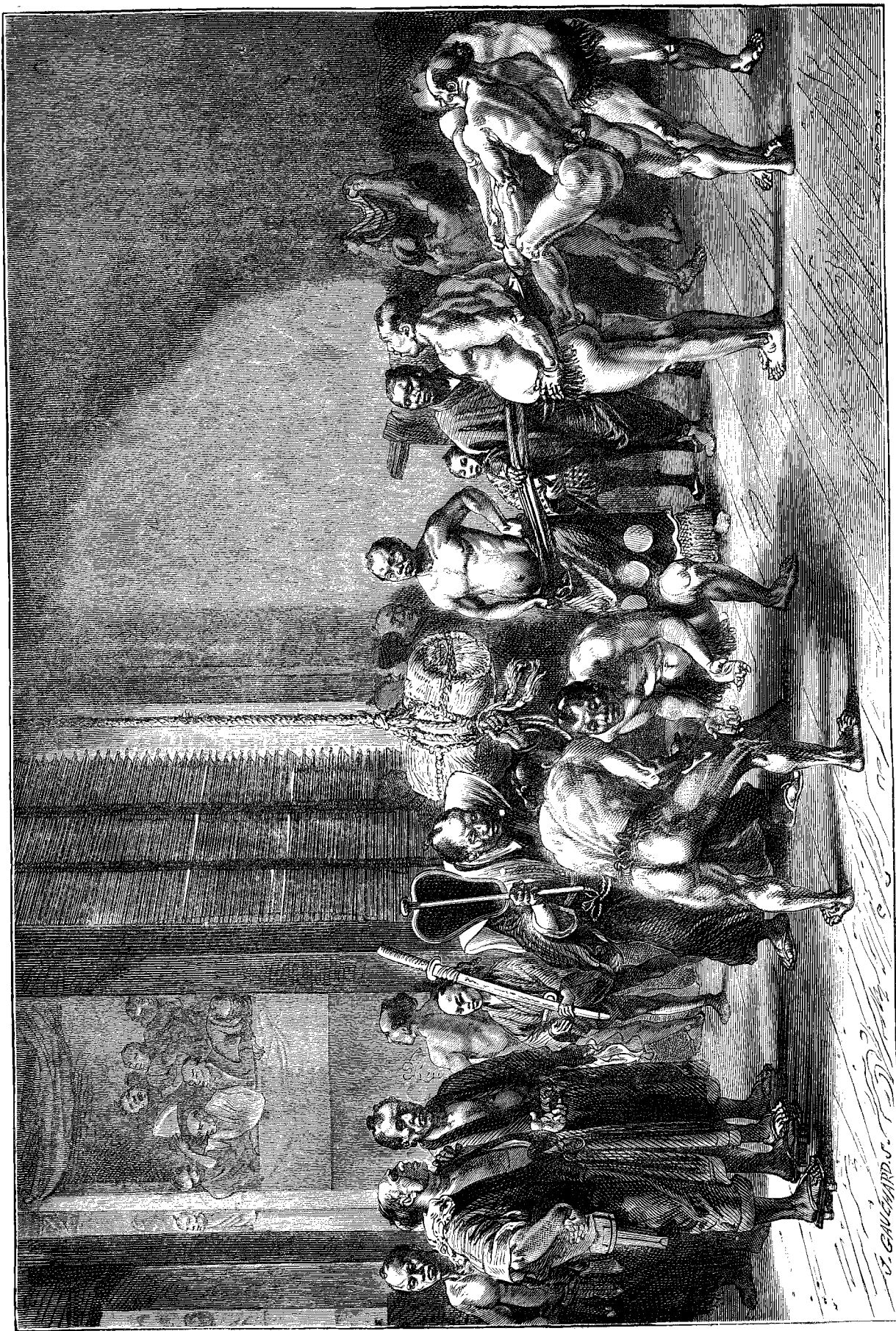


Gymnastes de Kioto. — Dessin de L. Crépon d'après des esquisses japonaises.

broder leurs armes et suspendre les diplômes de leurs victoires. Ces préparatifs sont d'une longueur interminable. Jamais, malgré l'assistance de leurs camarades, les nobles athlètes ne trouvent leur ceinture assez serrée, leur coiffure assez ramassée sur la nuque, leur tablier assez dignement assujéti sur les hanches. Et puis il leur faut passer en revue toutes les articulations de leurs bras et de leurs jambes, les faire craquer l'une après l'autre, s'étirer les membres aux bourrelets de paille qui pendent au bout de grosses cordes attachées au plafond du vestiaire. Enfin le son d'une caisse retentit au sommet de la tour, ou plutôt de la haute cage en bois, qui s'élève au-dessus du

grand portail du cirque. La tumultueuse impatience de la foule fait place au recueillement, car l'on n'attend à rien de moins qu'à une apparition phénoménale. Les estampes qui ornent les affiches du spectacle ont surexcité toutes les imaginations. Ce ne sont pas de simples mortels que l'on va voir défiler dans le cirque, mais plutôt des géants, des colosses, des héros fabuleux, qui dépassent toutes les proportions de l'espèce humaine !

Cependant un obséquieux personnage, de très-petite taille, costumé avec la dernière recherche, et saluant, tout autour de lui, avec les formes de la plus exquise politesse, le régisseur enfin, s'installe au centre de l'a-



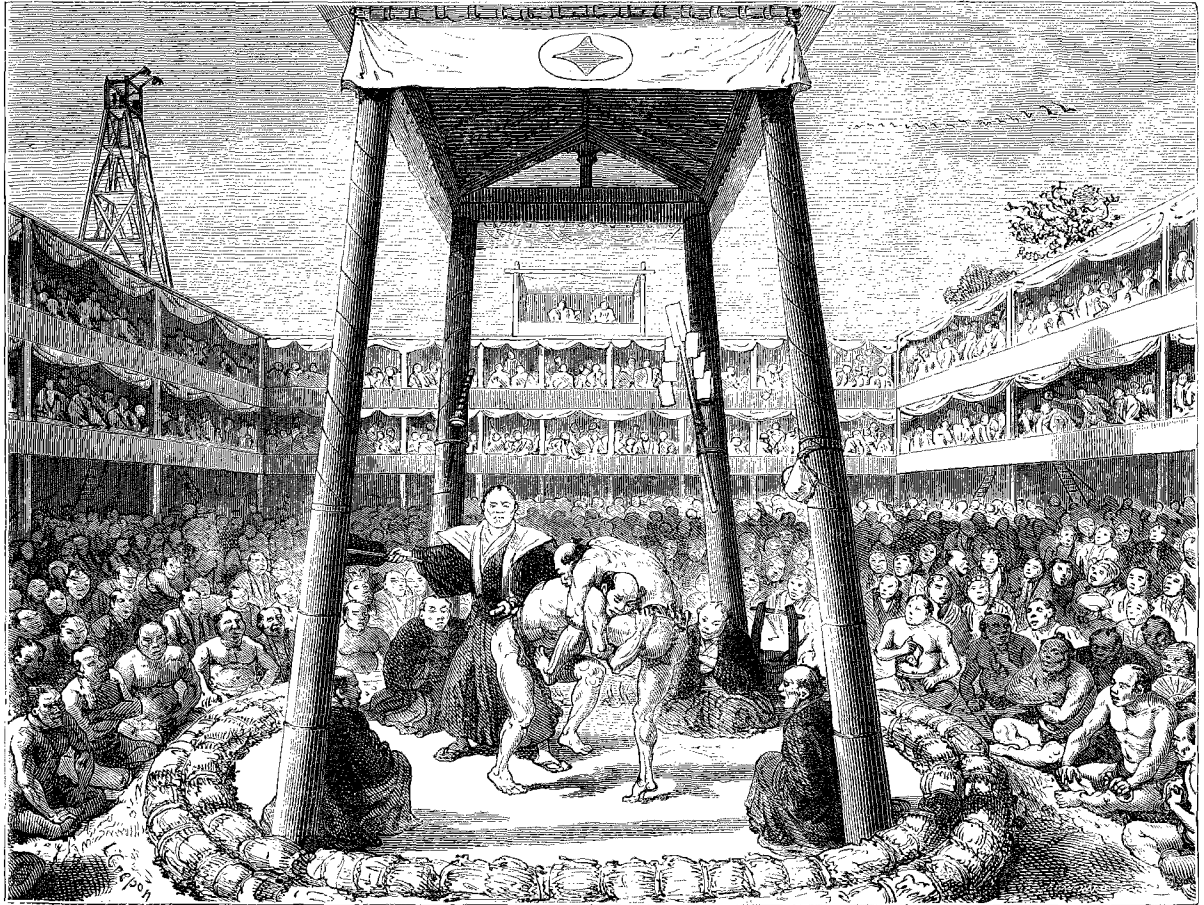
Apprêts pour la utte. — Dessin de L. Crépon d'après des peintures et des photographies japonaises.

J. GARNIER DEL.

rène, d'où il débite, d'une voix claire et cadencée, le programme de la représentation, ainsi que la nomenclature et les titres glorieux des deux troupes rivales qui vont entrer en lice. Le tambour se fait entendre pour la seconde fois, et c'est le signal de la parade. Les lutteurs s'avancent à la file, pas à pas, les bras pendants, la tête haute, dominant de toute leur stature les spectateurs accroupis sur les degrés du parterre. Un sourd murmure d'admiration accompagne leur marche triomphale. Le fait est qu'il serait difficile de composer en aucun autre lieu du monde une procession comparable à celle des athlètes de Yédo. Ils suivent de père en fils je ne sais quelle tradition hygiénique,

perfectionnée de siècle en siècle, dont les produits rivalisent avec des résultats que les éleveurs britanniques eux-mêmes n'ont encore obtenus que dans l'ordre des ruminants.

Après cette parade de mardi gras, les lutteurs se divisent en deux camps, ôtent leurs tabliers et s'accroupissent dessus, à droite et à gauche de l'arène. Celle-ci forme un petit terre circulaire, exhaussé d'un demi-mètre au-dessus de la base de l'amphithéâtre. Elle est sablée, entourée d'un double bourrelet de sacs de paille, et protégée par une élégante toiture que supportent quatre piliers de bois passé en couleur. Tout le reste du cirque est à ciel ouvert. Du haut des



Cirque de lutteurs. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

galleries du vaste cirque de Hondjo-Mirokoudsi, l'on distingue, au delà du Yétaï-Bassi, les toits de la cité, les parcs du Castel et la cime lointaine du Fousi-Yama. A l'un des piliers de l'arène est suspendu un goupillon (le gohei); à un autre, un sac de papier, contenant du sel; le troisième est orné d'un sabre d'honneur; au pied du quatrième et au dehors de l'arène, on a déposé un seau d'eau, dans lequel plonge un petit puisoir.

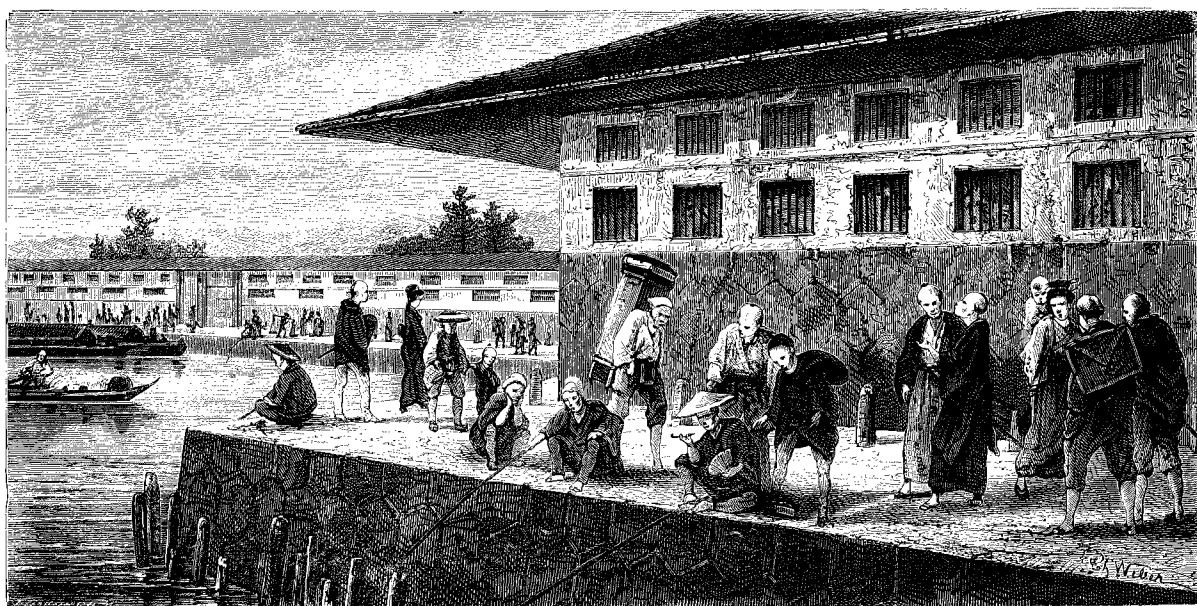
Il y a quatre juges du camp. Chacun se poste au pied ou à l'extrémité d'un pilier. Le régisseur ne sort pas de l'arène. Armé d'un éventail de commandement, à longs cordons de soie, il invite un représentant de

chacune des troupes rivales à monter sur le tertre, puis il proclame avec emphase, aux applaudissements de la foule, les titres des deux illustres champions. Toutefois l'action n'est pas encore près de s'engager. L'art de faire de l'embarras constitue l'un des principaux mérites de l'athlète japonais. Notre paire de héros commence par se toiser; mais c'est une simple reconnaissance, après laquelle chacun tire de son côté et va se donner de l'air, piétiner le sol, boire une gorgée d'eau, prendre une pincée de sel et la répandre sur le sable pour conjurer les mauvais sorts. Puis l'on se rencontre comme par hasard, et l'on se met en position, c'est-à-dire que les deux adversaires s'accroupissent en

face l'un de l'autre, sur la plante des pieds, et se regardent au blanc des yeux. Quand ils en ont assez, ils se redressent avec beaucoup de calme, retournent à la salière ou au puits, s'assurent de nouveau qu'ils sont suffisamment sanglés, frappent en cadence leurs cuisses ou leurs genoux, en relevant alternativement le pied droit et le pied gauche. Enfin ils reprennent leur première position, et, cette fois, passent à la seconde : c'est toujours le même regard, la même fixité apparente, mais l'on remarque que peu à peu le corps se soulève, les avant-bras se tendent et les doigts jusqu'alors crochus s'allongent, à la rencontre de l'adversaire. Tout à coup l'attaque a lieu simultanément, les mains repoussent les mains, sans jamais se laisser prendre, ni sans jamais parvenir à franchir cet obstacle. Le jury s'empresse de certifier que les deux lutteurs sont d'égale force, et ils vont se reposer.

Voilà un fidèle échantillon des joutes dont j'ai été

témoin, et je déclare que ce n'était nullement la moins intéressante. Le jeu ne consiste, en effet, qu'à pousser ou à jeter l'adversaire hors du cercle tracé autour de lui par les coussinets de paille. Il suffit qu'il franchisse d'un pas cette limite, et il a perdu la partie. Souvent le fait a lieu sans que les spectateurs y aient pris garde. C'est moins par leur force musculaire et par leur adresse que par leur poids, c'est-à-dire par le choc violent ou par la pression constante d'une masse charnue contre une autre masse toute pareille, que les lutteurs japonais aspirent à remporter la victoire. Jamais je n'ai vu d'athlète japonais lancé à terre. Les joutes animées, les incidents dramatiques, les situations pittoresques, sont des cas tout à fait exceptionnels. Il est très-rare, on le conçoit, que sur deux combattants également énormes, il y en ait un qui lâche le pied, ou qui se laisse enlever en l'air. D'ailleurs au moindre indice de danger, ou aussitôt que la lutte



Ogawa-Bata, docks et magasins de riz du Taïcoun. — Dessin de Th. Weber d'après une peinture japonaise.

prend un caractère passionné, le petit régisseur se livre à mille simagrées pathétiques et se hâte d'intervenir. Tout au plus permet-il qu'un athlète favorisé du sort parvienne à saisir son rival par une jambe pour le faire reculer à cloche-pied. Il n'en faut pas davantage pour provoquer chez les spectateurs un enthousiasme impossible à décrire. Le vainqueur est toujours largement rémunéré par la société qui lui doit d'avoir gagné un pari. Elle lui jette ordinairement des gages, tels que des ceintures et des mouchoirs, dont il opère la restitution au domicile des propriétaires, contre la somme que ces derniers sont chargés de lui faire tenir. Les lutteurs qui jouissent d'une certaine célébrité ont leurs entrées dans les maisons de la haute bourgeoisie et même de la noblesse. Le gouvernement leur octroie le droit de porter un sabre. Les enfants les désignent par leur nom sur la voie publique, et lorsqu'il leur

plaît de diriger leurs pas vers les places consacrées aux réjouissances populaires, ils y rencontrent, de la part des deux sexes, un accueil digne des hommages qui entourent les toreros dans les villes espagnoles.

Théâtres. — Maisons de thé. — Promenades.

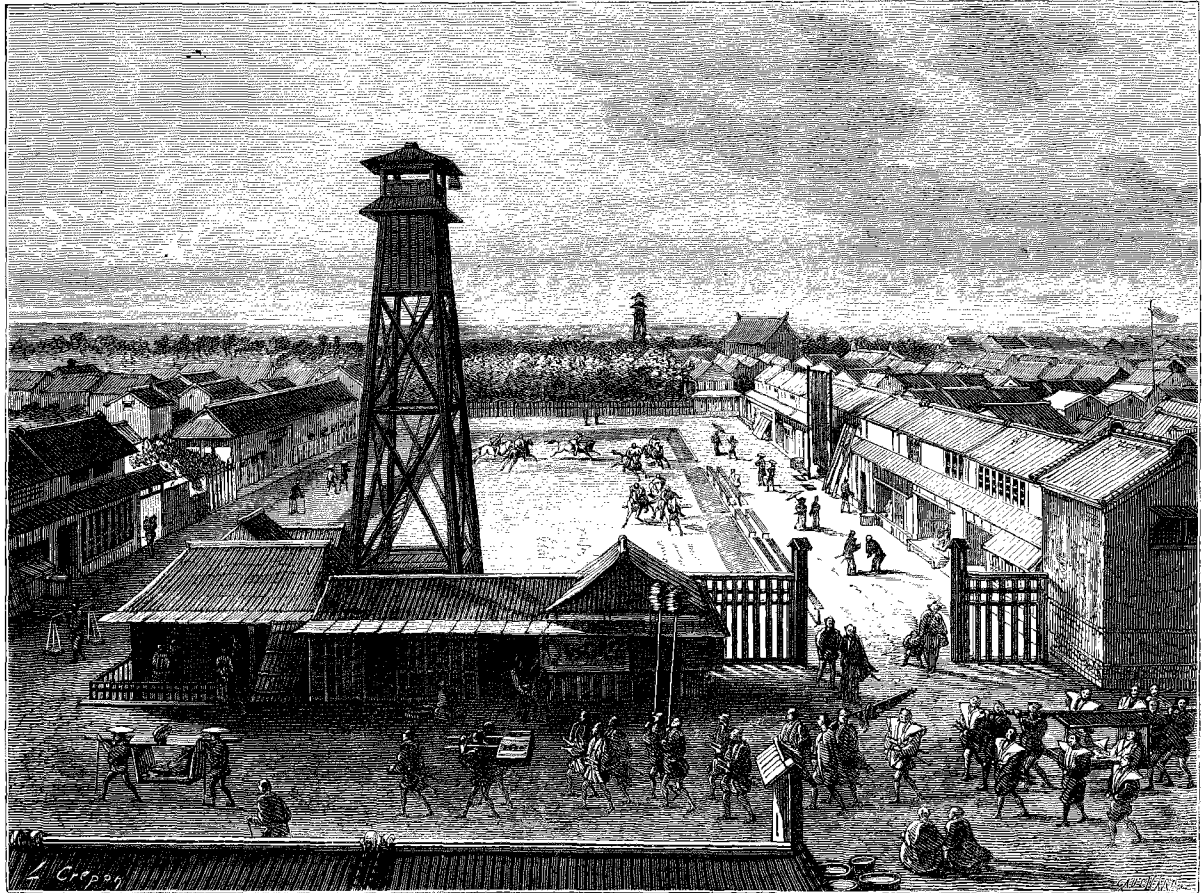
L'O-gawa, le grand fleuve qui divise Yédo en deux villes distinctes, enserre dans un vaste circuit les quartiers spacieux qui s'étendent au nord du Castel.

Après avoir traversé, presque en ligne directe de l'ouest à l'est, toute la banlieue septentrionale de Yédo, il coule brusquement vers le sud, baignant, du nord au midi jusqu'à la mer, sur la rive gauche, les jardins et les quais des quartiers de Sémidagawa-Moukostima, de Hondjo et de Foukagawa, et sur la rive droite, ceux d'Asaksa-Imato et d'Asaksa-Okouramaya, ainsi

que les quartiers de la cité qui sont séparés de ce dernier par la rivière de Tamoriiké, affluent de l'O-gawa. Cette belle rivière, qui est le fossé naturel de l'enceinte extérieure du Castel, peut être considérée comme la base d'un immense triangle, dont le coude de l'O-gowa forme le sommet et qui embrasse non-seulement les deux Asaksa, mais deux autres quartiers du nord, qui leur sont parallèles du côté de l'occident, savoir : ceux de Néghis-Taninakahen et de Staïa. Or ces quatre arrondissements de Yédo réunis sont consacrés tout spécialement, comme s'il n'y était pourvu nulle part ailleurs, aux plaisirs de la capitale. C'est là leur industrie, et elle n'exclut aucune des classes de

la société : elle s'accommode, au contraire, à tous les goûts, répond à tous les caprices, satisfait à toutes les exigences. Les temples par centaines rivalisent avec les maisons de thé; les cirques avec les théâtres; les champs de foire avec les bosquets, les lacs, les canaux, refuge des joies tranquilles, tandis que vers le nord, dans la solitude des rizières d'Asaksa-Imato, le grand carré, et l'on pourrait presque dire la cité de Sin-Yosiwara, exploite les vices avec privilège du gouvernement et à sa honte.

Nous atteignons, depuis le Hondjo, la base du triangle de l'O-gawa, en traversant le Riogokou-Bassi. Ce beau pont, qui n'a pas moins de trois cents mètres de

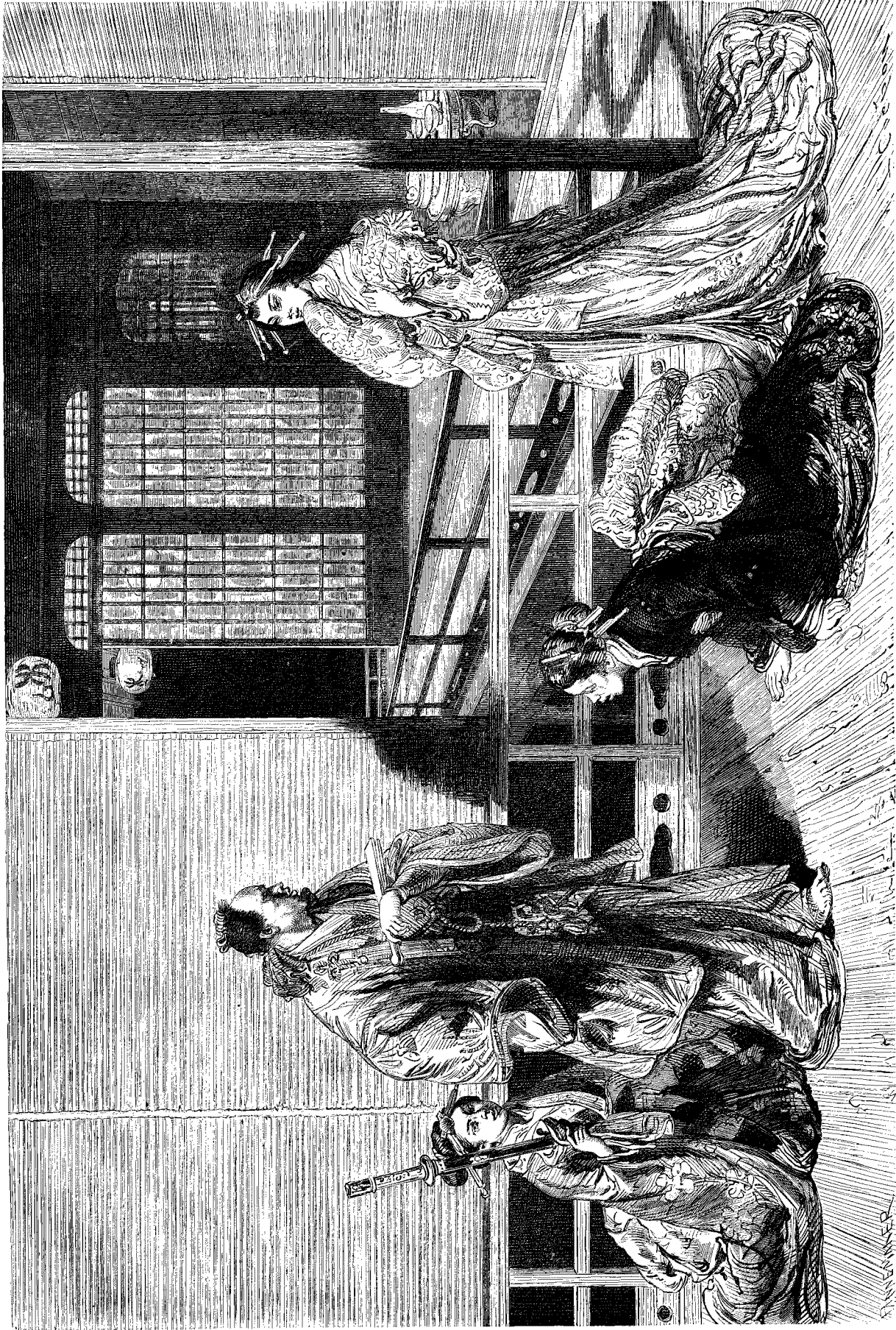


Bagirogio-Baba, place du Manégo, à Yédo. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

longueur, débouche sur une place dans le voisinage de laquelle se trouvent quatre des principaux théâtres de la capitale : Hounoumégahora, Sakaïdjo, Foukijoutio et Sarou-wakawatsi. Bientôt nous sommes au confluent de la Tamoriiké et du grand fleuve. La rive droite de la rivière est bordée, à perte de vue, d'une magnifique plantation de saules pleureurs. On passe sur la rive gauche, dans le quartier d'Asaksa, par un pont fortifié qui est la vraie avenue de la grande route siogounale du nord; car entre celle-ci et le Tokaïdo, qui aboutit au Nippou-Bassi, il est difficile de reconnaître, parmi les rues de la cité marchande, quelle est celle qui doit être qualifiée d'artère principale.

La route du nord est à peu près parallèle à l'O-gawa. Elle en est toutefois séparée jusqu'au pont d'Adsouma par l'Ogawa-Bata, groupe de constructions massives d'une très-grande étendue, qui comprennent les docks et les magasins de riz du Taïkoun. On rencontre fréquemment, sur l'étroite chaussée qui longe ces bâtiments, des pèlerins revenant du Fousi-Yama, cheminant avec peine, le dos chargé d'une caisse en bois de sapin dans laquelle ils enferment leur provision de thé et de riz, les ustensiles nécessaires pour préparer leurs repas, ainsi qu'une natte et une couverture pour passer la nuit en plein air.

Les pêcheurs, que l'on voit en assez grand nombre



Aristocratie : Scène intérieure. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

dans cette région, y exploitent les vastes et paisibles bassins des docks, que le grand fleuve alimente. Il y en a huit principaux et un plus petit à l'embouchure d'une rivière qui, traversant en diagonale du nord-ouest au sud-est les quartiers du nord, forme un très-beau lac dans le Hondjo-Yousima, à l'occident de Staïa.

Une chaussée transversale conduit, presque en ligne directe, de ce lac à l'Adsouma-Bassi, où elle opère sa jonction avec la route du nord, sur la place où débouche ce dernier des ponts de l'O-gawa.

Toute la zone comprise au-dessous de la chaussée et du lac est un mélange indescriptible de rues bourgeoises, de jardins publics et de maisons de thé, de magasins du gouvernement, de temples, de palais armoriés et de résidences d'hattamotos. Tout ce qui est au-dessus rentre exclusivement dans la catégorie des

lieux de divertissements, y compris les temples, qui se succèdent presque sans interruption sur toute la ligne de la chaussée.

C'est dans la zone inférieure que se trouvent les champs de courses et les maisons de thé aristocratiques; et encore en faut-il distinguer deux catégories: l'une, à l'usage de la haute noblesse, et l'autre pour les nobles de la création des Siogouns.

Le manège de Bagirogio-Baba appartient aux officiers de cette dernière classe. Il est à ciel ouvert, exposé à tous les regards. Des restaurants bourgeois, installés dans le voisinage, fournissent aux hattamotos les rafraîchissements qu'ils leur commandent, pendant et après leurs exercices d'équitation. L'une des extrémités de la place est bordée d'un parc peuplé d'arbres de haute futaie. A l'autre extrémité, vis-à-vis du parc, s'élève l'une des plus hautes tours d'alarme de Yédo



Marchand de plaintes d'assassinat. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

Ces constructions bizarres sont de simples mais très-solides échafaudages, percés à jour, et surmontés d'une esplanade, où l'on monte d'étage en étage, au moyen d'échelles assujetties dans la charpente. C'est au sommet de ce haut poste d'observation que des guets de nuit font le quart, et doivent signaler les commencements d'incendie, en frappant à coups de maillet sur une cloche d'airain suspendue à la toiture de l'édifice.

Je n'ai pas vu de champ de courses ni de maison de thé de l'aristocratie féodale; mais l'on m'a décrit ces établissements comme des modèles de confort et d'élégance, bien entendu, selon les notions du pays.

Les champs de courses sont complètement entourés d'une clôture de constructions en bois de sapin, tout unies et sans autre jour à l'extérieur que les portes d'entrée des hommes et des chevaux. Il est permis

toutefois à des troupes de comédiens ambulants ou de chanteuses de légendes d'y adosser leurs mobiles baraques de planches et de paillassons. A l'intérieur, au contraire, l'édifice offre l'aspect d'une galerie quadrangulaire ouverte, et divisée en compartiments pareils à des loges de théâtre: chaque membre de la société possède la sienne en propre, ornée de tentures aux armes de sa famille, et flanquée de dépendances à l'usage des gens de la maison; car se sont eux qui doivent subvenir à tous les détails du service de leurs maîtres, sans en excepter la collation et les rafraîchissements de rigueur.

Il se fait, de loges en loges, des visites de cérémonie, et la discipline du manège s'exerce dans toutes les formes de la plus stricte bienséance.

Les maisons de thé aristocratiques ne se distinguent point à l'extérieur de celles de la bourgeoisie. Toute leur supériorité réside dans l'aménagement des salles,

du mobilier, du jardin, et surtout dans le cérémonial du service.

Comme on voit sur les grands fleuves de la Chine une île verdoyante s'élever au-dessus des eaux fan-geuses et sillonnées de milliers de jonques, telles apparaissent les collines touffues de Yamasta, entre les grandes artères de circulation, tant fluviales que terrestres, des quartiers du nord.

Adossé aux bosquets sacrés, un vaste temple à hautes galeries forme le point culminant de la scène. C'est de là qu'on domine, dans toute son étendue, le charmant lac de Sinibasé, avec sa petite île dédiée à Benten et reliée au village par une chaussée plantée d'arbres et ornée de ponts cintrés.

Tout autour des rives orientales et méridionales du lac et sur toute la circonférence de l'île dont le temple de Benten occupe le centre, des centaines de

maisons de thé attirent journellement, surtout à l'époque de la floraison des pêcheurs, des milliers de visiteurs de tout âge et des deux sexes. La plupart, appartenant à la classe bourgeoise, viennent goûter dans ces jolies retraites les joies innocentes de la famille. Petits garçons et petites filles se répandent dans les vergers, dans les vérandas et sur les barques des maisons de thé, pour contempler, parmi les feuilles et les fleurs des lotus et des nénufars, les poissons rouges, les grosses carpes, les crabes et les tortues qui pullulent dans les eaux du lac.

Un grand nombre de promeneurs vont, au retour, rejoindre la route du nord, en traversant le champ de foire de Yamasta.

Ici nous sommes dans les Champs-Élysées de Yédo. Des porteurs d'eau arrosent le macadam des avenues, au moyen de seaux fêlés, suspendus aux deux extré-



Diseur de bonne aventure. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

mités du bambou qu'ils maintiennent en équilibre sur leur épaule. Les allées d'arbres protègent de leur ombre des troupes de joyeux enfants, les uns se pressant sur les pas d'un histrion qui fait danser un singe, les autres accourant vers des marchands de pantins et de papillons artificiels, tandis que des groupes à l'écart assistent aux démonstrations d'un fabricant de chalumaux destinés à faire des bulles d'eau de savon, ou aux expériences, non moins effrayantes qu'innocentes, d'un artificier venu du Céleste-Empire.

Sur les larges trottoirs, plantés d'érables, qui bordent de part et d'autre la chaussée principale, de petits industriels, accroupis à la file, chacun sur son paillason, ne se lassent pas de vanter la marchandise étalée devant leurs genoux. Quelle agréable variété de produits exposés à l'attention du public! Quelle pittoresque exhibition d'enseignes à images colorées et à gros caractères chinois! Faut-il des pièces encore plus

persuasives? Le marchand de mort-aux-rats jonche le sol, autour de lui, d'une collection de ses victimes, dont les cadavres, horriblement ballonnés, démontrent aux spectateurs les plus incrédules le prodigieux effet de sa drogue. Son voisin, affublé d'une pelisse de Yéso, rehausse l'effet de cette réclame en mettant sous les yeux des passants une tête et deux pattes d'ours, pour prouver indubitablement que c'est bien de la graisse d'ours qu'il vend, au choix des amateurs, soit dans des coquilles de mer, soit dans de longs cornets de papier imperméable. Les Japonais font grand usage de son spécifique pour certaines maladies de la peau. Il est moins facile de comprendre à quoi leur servent les peaux de grenouilles, qui rentrent aussi dans les articles de commerce de Yamasta.

Voici, sur d'élégants dressoirs, le séduisant étalage des lots d'une banque en plein vent, ainsi que les petits livres mystérieux d'un diseur de bonne aven-

ture. Un diabolin cornu et cramoisi répond, en frappant du marteau sur un timbre, aux questions que le sorcier lui pose.

Plus loin, un groupe de curieux s'approchent tour à tour des verres d'un stéréoscope. Survient une espèce de bonze-jongleur, dont la spécialité consiste à jouer impunément avec le feu. Une pièce d'artifice est attachée à son bras gauche, la mèche tout allumée. Chacun se hâte d'éloigner l'importun personnage, en lui jetant un zéni dans la boîte qu'il porte sur sa poitrine. Les petits marchands ambulants qui lui succèdent rencontrent un meilleur accueil. Celui-ci vend des tranches

de melons d'eau; celui-là de l'eau tiède, légèrement infusée de thé. Le troisième est un colporteur de tabac, de pipes et de sacs à tabac. Lui aussi aborde les promeneurs en leur montrant une mèche allumée, et, pour le coup, c'est le moyen de les attirer, car, chez ce peuple, où tout le monde fume, personne ne connaît l'usage du briquet. Nos allumettes phosphoriques n'ont pas de succès au Japon. Elles y arrivent avariées ou s'y détériorent sous l'action d'une atmosphère presque constamment humide. Dans chaque maison, l'on entretient, jour et nuit, un brasier. Les voyageurs allument leur pipe à celle des fumeurs qu'ils rencontrent

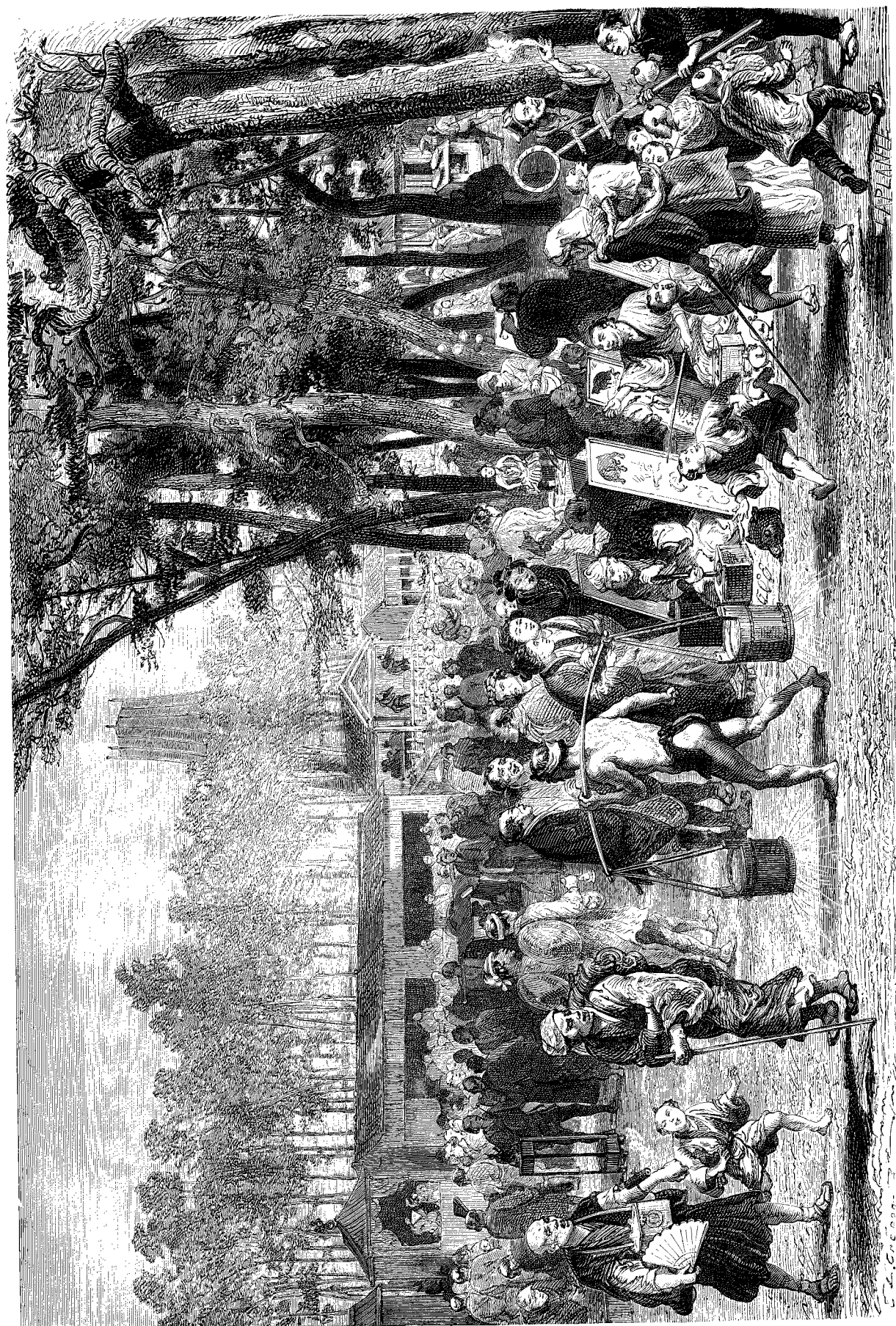


Maison de thé pour les gens paisibles. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

sur leur route. Au surplus, tous les indigènes s'entendent à faire du feu à la manière des sauvages, par la friction de deux bûchettes en bois d'essence différente.

Plus l'on approche de la grande place de Yamasta, plus la foule augmente. Les trottoirs sont envahis par des boutiques volantes, en perches de bambou et en paillassons. Çà et là cependant quelques hardis industriels savent se passer de tout abri et tenir néanmoins le public à une distance respectueuse. Tels sont, entre autres, l'astronome populaire et le marchand de nouvelles et faits divers. Le premier expose à un cercle d'auditeurs le meilleur des systèmes planétaires et joint au charme de sa démonstration le mystérieux attrait d'une longue lunette, au moyen de

laquelle chacun peut faire, aux moindres frais possibles, toutes les observations qu'il lui plaira, sur le soleil, sur la lune et sur les étoiles. Le second, vieux bonhomme à la voix nasillarde, répète machinalement la complainte de la dernière exécution capitale, et lentement, sans s'interrompre, il distribue feuille par feuille, aux passants qui lui tendent la pièce de monnaie, les paquets d'imprimés dont il s'est chargé l'épaule et le bras gauches. Les productions éphémères des presses de Yédo ajoutent quelquefois aux nouvelles de la ville une relation succincte et ornée de gravures des événements les plus intéressants du monde occidental. Bien qu'il n'y soit, à proprement parler, jamais question de politique, l'histoire nationale elle-même

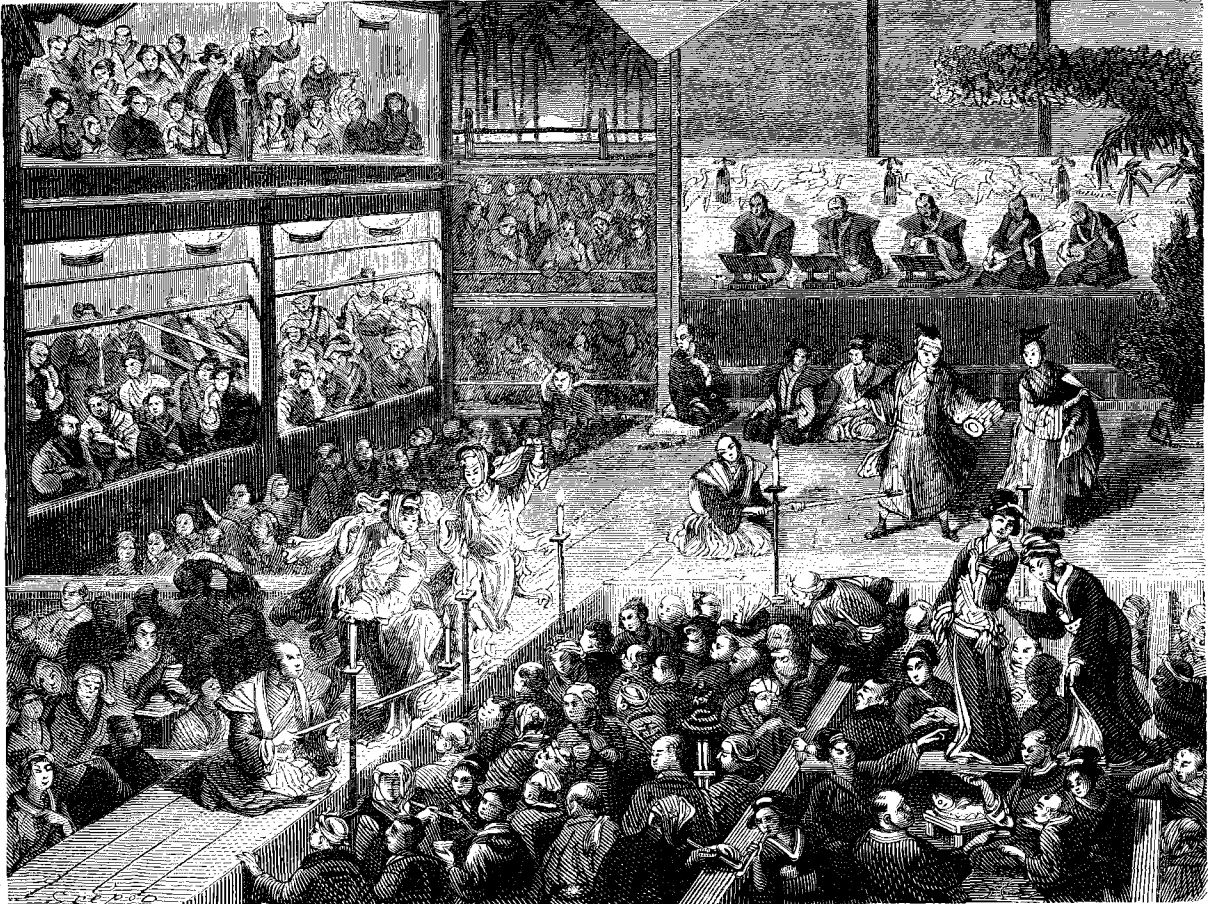


Le champ de foire de Yamasta ou les Champs-Elysées de Yéto. — Dessin de L. Crépon d'après des peintures japonaises.

n'étant pas encore sortie des langes des annalistes, on ne peut s'empêcher de voir dans ces informes gazettes le germe d'une publicité périodique. J'en ai recueilli quelques fascicules brochés, qui traitaient de la guerre d'Amérique, du président Lincoln, du combat du *Merrimac* et du *Monitor*; des communications de ce genre doivent pourtant, à la longue, rendre la bourgeoisie japonaise accessible à une certaine éducation politique.

Qui dira même que celle-ci n'ait pas encore commencé? Ne la voit-on pas plutôt se développer journellement, à l'école des dramaturges et des comédiens

de Yédo? Il y a de singulières scènes et comme une verve, plus ou moins contenue, de satire politique et religieuse dans tous les divertissements dramatiques de cette capitale, sur les planches de la grande Sibaïa nationale, aussi bien que sur les tréteaux de la foire et jusque dans les petits théâtres de marionnettes qui s'abritent sous les allées de Yamasta. Le Guignol japonais fait du dieu des richesses une sorte de polichinelle. Les histrions des carrelours introduisent d'anciens mikados dans leurs parades fantastiques. Le costume de cour des daïmios figure parmi les danses de pantins et au milieu des mascarades les plus bur-



Le théâtre : Scène de danse. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

lesques. L'un des types favoris du drame héroï-comique, c'est le seigneur matamore, charge grotesque du dynaste querelleur, vaniteux et altéré de sang. Les yakounines et les hattamotos n'échappent pas davantage aux plaisantes allusions et aux mordantes saillies du drame populaire.

Le champ de foire de Yamasta contient, à lui seul, vingt à trente théâtres de baladins, de jongleurs, d'escamoteurs, de conteurs de légendes et de joueurs de farces bourgeoises ou de mascarades historiques. On y remarque, en outre, un ou deux cirques olympiques et sur les quatre côtés de la place, à l'entrée des jardins publics ou le long des promenades plantées d'ar-

bres, une multitude de petits restaurants, de boutiques volantes et de baraques consacrées aux récréations que l'on pourrait désigner brièvement, par analogie avec nos cafés-chantants, sous le nom de thés-chantants, de thés-concerts et de thés-dansants.

Aucune des constructions de la place ne présente de caractère monumental. Les matériaux de bâtisse dont elles se composent sont partout les mêmes : des poutres et des tiges de bambou, des planches, des nattes et des châssis, des rideaux de soie ou de coton et des bâches de papier imperméable. Mais sur ce fond uniforme et d'une grande simplicité, la réclame étale de façade en façade un luxe incroyable d'affiches, d'en-



Le théâtre au Japon : La parade. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

seignes, de tableaux et de bannières aux couleurs éclatantes. Les parades, de leur côté, ajoutent à tant de séductions les charmes d'une éloquence audacieuse, infatigable, s'exerçant sur tous les tons de toutes les gammes possibles, avec un accompagnement assorti de grosses caisses, de tambourins, de fifres et de trompettes.

Les principaux spectacles s'annoncent de fort loin, au moyen d'une haute tour carrée, qui n'est, en réalité, qu'une cage de bambou recouverte en papier huilé. Les pièces de leur répertoire sont classées bien au-dessous des drames de la Sibaïa, au point de vue du mérite littéraire. Je me figure toutefois que si nous en possédions quelques-unes, des meilleures, fidèlement traduites, elles nous fourniraient de précieuses données sur le vrai génie du peuple japonais.

Après avoir fait connaissance en Hollande avec le théâtre de Jüdels, auteur dramatique et acteur de kermesses, qui transporte de ville en ville ses planches, sa troupe et sa verve intarissable, j'ai été agréablement surpris de retrouver au Japon quelque chose d'analogue : des comédiens de foire travaillant selon le goût du peuple et cherchant au sein du peuple même la source de leurs inspirations. Chez les nations où il existe un art privilégié, aristocratique ou conventionnel, il importe que la poésie native des classes populaires puisse se développer à part, avec une entière indépendance, car c'est de ce courant, d'abord ignoré et méconnu, que doit sortir tôt ou tard la rénovation des formes surannées.

Le grand théâtre du Japon moderne, la Sibaïa, est loin d'avoir un caractère aristocratique. Il n'existe d'autre théâtre de cour dans tout le Nippon, que celui du Mikado. Le tempérament peu littéraire des Siogouns et de leur entourage les a tenus en dehors du mouvement des esprits dans leur propre capitale. Tout ce qui se rattache au Castel affecte de dédaigner les représentations scéniques. La Sibaïa serait donc dans les conditions les plus propres à favoriser l'essor de la poésie dramatique nationale. Malheureusement, les auteurs qui la cultivent n'ont pas encore appris à voler de leurs propres ailes, à s'affranchir complètement de l'école chinoise et des types conventionnels que ses premiers disciples ont introduits sur la scène japonaise. Il en résulte que le théâtre japonais reste dans un état d'infériorité relativement à son modèle, tandis qu'il pourrait certainement l'égaliser, sinon le surpasser, en revendiquant librement son entière autonomie.

La Sibaïa n'en est pas moins l'une des curiosités les plus intéressantes du monde. Si elle n'atteint, ni au mérite littéraire des pièces, ni à la perfection de jeu des acteurs du théâtre chinois, elle l'emporte sur celui-ci en valeur poétique, parce qu'elle a un caractère plus naïf, plus passionné, plus franchement humain. En Chine, le public assiste à la pièce et juge les acteurs. Au Japon, le public prend part à la pièce de concert avec les acteurs, il échange avec eux ses sentiments et se donne lui-même en spectacle. A

cet égard, la Sibaïa rappelle les petits théâtres diurnes de l'Italie, mais avec toute la différence qu'il peut y avoir, quant à la puissance des impressions, entre une amusante et facile récréation, et le tableau d'une grande scène populaire, tumultueuse, confuse, souvent inintelligible, et où la gaieté même apparaît sous un jour étrange et fantastique.

Bien que la Sibaïa se soit implantée dans toutes les villes du Japon, c'est à Yédo, et spécialement dans les deux Asaksa, que sont les principaux foyers de la vie qui anime cette institution : d'abord, le groupe de théâtres que j'ai signalé aux environs du Riogokou-Bassi ; puis dans la partie nord-est d'Asaksa-Imato, entre Yosiwara et le grand fleuve, qui porte en cet endroit le nom de Sémida-Gawa, un autre groupe non moins considérable, une « Sibaïa-Matsi » occupant trois rues longitudinales et quatre transversales, et comprenant les théâtres de Wakamourasa, de Nizimoura et de Kawasasaki.

Les auteurs dramatiques de Yédo écrivent principalement pour ces théâtres. C'est de là que les pièces nouvelles se répandent dans tout l'empire. Les troupes de comédiens d'Asaksa prennent leurs vacances et voyagent en province, comme les troupes de lutteurs du Hondjo. Elles se composent d'hommes exclusivement. Il n'y a que les danseuses de profession qui montent sur les planches, et seulement pour le ballet du grand opéra. Les comédiens forment d'ailleurs une caste à part, que les gens comme il faut couvrent de leur mépris. L'homme de l'extrême Orient, non moins que l'homme de l'Occident, veut bien qu'on le mette en scène, mais il exclut de sa société celui qui le joue.

La Sibaïa est donc, par excellence, le théâtre des classes moyennes de la population japonaise. Il attire aussi, quand ils en peuvent faire les frais, bon nombre de coulies et de prolétaires ; mais tout ce qui est au-dessus de la bourgeoisie ou s'abstient complètement des représentations dramatiques, ou n'y assiste qu'à l'abri des loges grillées. Parmi la foule qui encombre les quartiers des théâtres à l'heure de la parade, il est extrêmement rare que l'on rencontre des hommes à deux sabres. Ce n'est pas qu'il ne se trouve çà et là des samouraïs mêlés aux gens du peuple, mais ils ont soin de garder l'incognito. Un gentilhomme « naïboun », c'est-à-dire déguisé, sans armes, et encapuchonné d'un bonnet de crêpe qui ne laisse à découvert que ses yeux, peut se permettre, sans déroger, les excursions les plus compromettantes.

La parade a toujours lieu avant le coucher du soleil. Sur des tréteaux dressés à droite et à gauche des portes des théâtres, une délégation de la troupe des comédiens vient, en habits bourgeois et l'éventail à la main, haranguer la multitude, lui exposer le sujet des pièces de la soirée, ainsi que le mérite des principaux acteurs chargés de les interpréter. A cet exorde, débité du ton le plus emphatique, succèdent les bons mots, les interpellations plaisantes, l'éloquence de la mimique et du grand art de manier l'éventail. Déjà les lan-

ternes s'allument : Entrez, messieurs ! entrez, mesdames ! prenez vos places : c'est l'instant, c'est le moment ; la pièce va commencer.

Cependant nul ne se hâte, car le spectacle de la rue captive l'attention générale. L'illumination déploie tout son prestige. Une première rangée de lanternes rondes brille tout le long de l'avant-toit du rez-de-chaussée, et une seconde sous la toiture de l'étage supérieur. Entre les deux, des bocaux de papier transparent, dont chacun contient une bougie, ornent le rebord de la galerie qui repose sur le toit du rez-de-chaussée. Près des portes enfin, d'énormes lanternes oblongues éclairent les images et les inscriptions reproduisant les sujets et les scènes capitales des pièces. Il y a telles affiches peintes sur bois qui sont de la hauteur de la maison, et des bannières qui la dépassent. Chaque théâtre a ses armes et ses couleurs, arborées sur les enseignes, sur les bannières, sur les lanternes et, dans des proportions gigantesques, sur les trois faces principales d'une sorte de belvédère ou de tour carrée, installée sur la toiture, à la façon de nos mansardes. Tous les édifices qui se relient à ceux de la Sibaïa, sont occupés par des restaurants et rivalisent avec la décoration extérieure du théâtre, non quant à la dimension des objets d'ornementation, mais quant à leur mérite artistique. Ce sont généralement des tableaux et des sculptures en rapport avec le nom que l'on donne à chacun de ces établissements : l'un est le restaurant du Fousi-Yama, l'autre celui du Soleil Levant, et plus loin il y a ceux du Tori, du poisson Taï, de la Jonque marchande, de la Grue, des deux Amants, etc.

Mais il est temps d'entrer au théâtre. Nous montons l'escalier de bois qui conduit à la seconde galerie. Un employé nous ouvre une loge spacieuse, et sa servante y apporte, sur des plateaux, du saki, du thé, du gâteau et des sucreries, un brasero, des pipes et du tabac. Aussi longtemps que les comédiens japonais feront un pareil accueil au public qui vient les entendre, ils pourront nous abandonner l'institution de la claqué et braver gaiement l'importation de l'usage des sifflets, si jamais personne osait songer à l'introduire.

Les salles de spectacle sont construites sous la forme d'un carré long. Elles ont deux rangs de galeries, dont l'étage supérieur renferme les premières places du théâtre. On y voit beaucoup de dames en grande toilette, c'est-à-dire plongées jusqu'aux oreilles dans leurs robes de crêpe et leur manteau de soie. L'autre galerie et les baignoires ne sont occupées que par des hommes. On distingue sur l'avant-scène quelques loges grillées. Il n'existe ni rampe, ni orchestre. Le parterre, vu de loin, ressemble à un damier. Il est divisé en compar-

timents, de huit places chacun. La plupart sont loués à l'année par des familles bourgeoises, qui y amènent régulièrement leurs enfants, et, à l'occasion, leurs visites de province. Les locataires trouvent toujours moyen de s'arranger, car ils connaissent assez les familles des compartiments voisins pour les charger, au besoin, du trop-plein de la société. Les couloirs sont inconnus. L'on va prendre ses places ou l'on passe chez le voisin en marchant sur les poutres qui encadrent les compartiments, à la hauteur des épaules des spectateurs. Ceux-ci ont l'habitude de se tenir accroupis ou assis sur de petites caisses. Il n'y a ni échelle, ni escalier pour descendre au milieu d'eux. Les messieurs tendent la main ou les bras aux dames et aux enfants. Ces manœuvres d'installation forment la partie la plus pittoresque des préliminaires de la représentation. Le service du tabac et des rafraîchissements se fait pendant toute la soirée, par des coskeis et par des servantes, au moyen des mêmes voies de communication.

Sur les deux côtés du parterre, à un compartiment de distance des baignoires, s'étendent deux ponts en planches, qui ne sont qu'une prolongation de la scène : le premier et le plus étroit, celui de droite en entrant, va jusqu'à l'une des portes de la salle ; le second, mesurant la largeur de quatre planches, forme un coude à angle vif à l'extrémité des baignoires, et se perd sous une tenture qui descend de la première galerie. C'est sur ce pont que se produisent certains personnages héroïques ou tragi-comiques, ainsi que les danseuses du ballet de l'opéra.

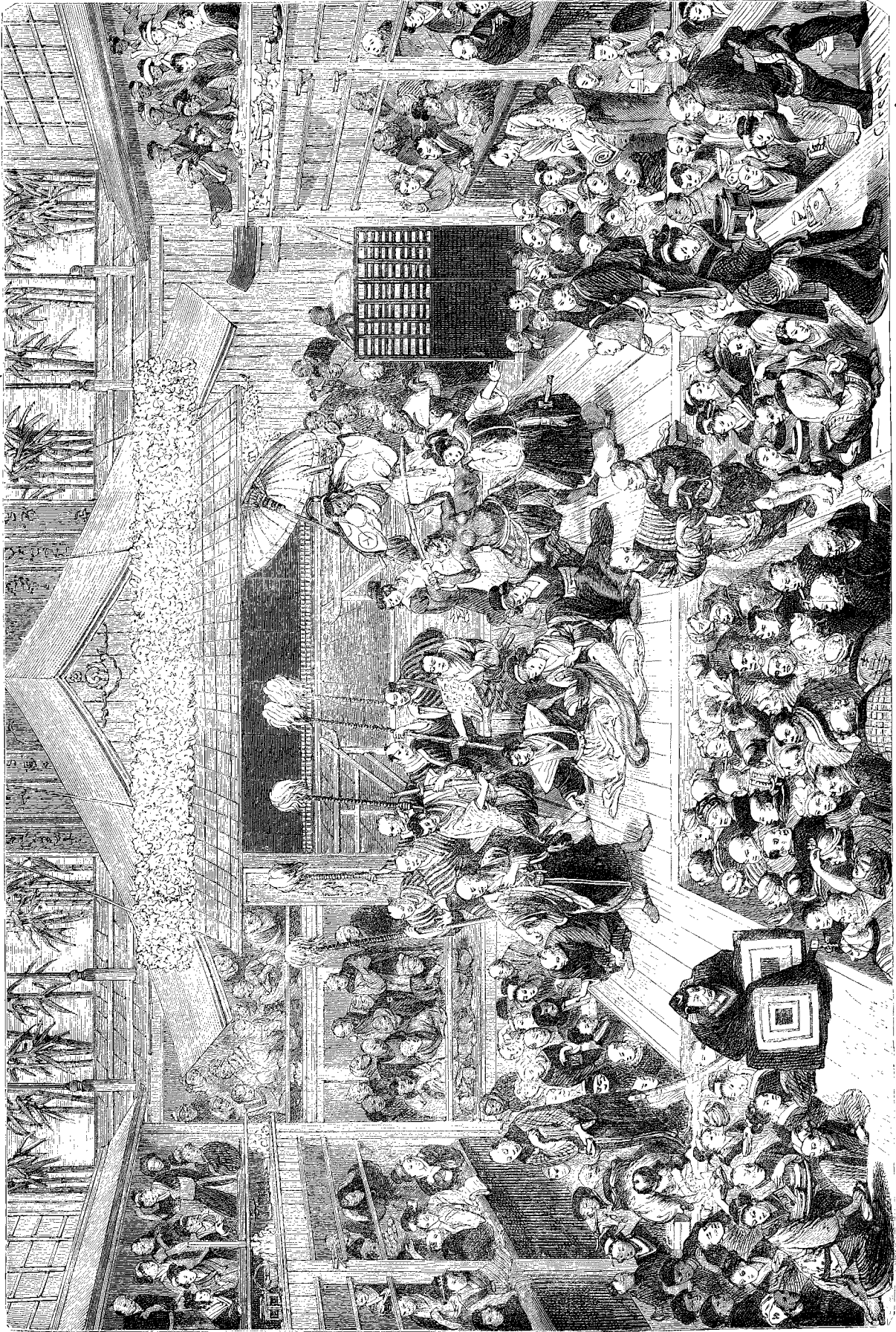
La salle est éclairée par des lanternes de papier accrochées aux galeries. Il n'y a pas de lustre au plafond, qui est tout plat, l'architecture japonaise ne connaissant pas la coupole.

J'ai vu cependant à Yokohama hisser de grosses lanternes au plafond du théâtre pour éclairer, dans l'entr'acte, des exercices de saltimbanques, entre autres celui de l'homme volant, qui traverse, en effet, tout le théâtre en restant suspendu en l'air, au moyen d'un mécanisme mobile, adroitement dissimulé.

Le rideau qui voile la scène avant la représentation est orné d'une gigantesque inscription en caractères chinois, et surmonté d'un carton de cible, centré par une flèche. Ce signe symbolique est, dit-on, le pronostic ou le gage du talent que les comédiens sauront déployer pour frapper à coup sûr l'esprit des spectateurs.

A. HUMBERT.

(La suite à la prochaine livraison.)



Une scène du théâtre japonais. — Dessin de J. Crépon d'après une peinture japonaise.